

Le canton de Vaud, sa vie et son histoire, par Juste Olivier, nouvelle édition précédée d'une lettre de C.F. Ramuz, tome I, Lausanne, F. Roth & Cie libraires-éditeurs, 1938, pp. 326 à 329 :

Heureusement nous n'en sommes pas réduits à cette frivolité sotté ou mesquine. Nous avons notre grande nature, que nous savons bien mieux aimer et admirer que ne le croient ceux qui nous jugent en courant. Un assidu commerce avec elle tient aisément lieu d'une vie plus affairée et de divertissements raffinés ou refroidis. L'Etudiant, allégé par le retour des vacances, décroche de la muraille le sac et le bâton de voyage, chausse les souliers ferrés, et dit adieu à sa chambrette d'étude et d'hiver. Il s'avance, de plus en plus tressaillant, vers les hautes montagnes, ceintes de verdure et couronnées d'azur. A mesure qu'il s'enfonce dans la solitude, tout en lui devient plus bondissant. Un air pur l'excite et le soulève. Tout lui paraît joyeux et enchanté ; tout lui paraît l'aimer comme il aime, et répondre avec la même sympathie à son salut plein d'épanchement. Quand la fatigue l'arrête, il se roule dans le thym et la rosée, et plonge ses lèvres dans la source du rocher. Sur les éboulis, les pentes semées de blocs que l'hiver déracine ; les moraines, mur de quartiers de roche que le glacier s'est bâti ; dans les renforcements du précipice

La cascade éternelle,
Pâle et jetant aux cieux sa plainte solennelle ;

les derniers arbres, les derniers torrents, les dernières fleurs, les papillons que des courants perfides égarent vers les cimes, tout a pour lui un langage, tout lui dit quelque chose à son tour, de beau, de doux et de grand. L'aigle, avec son regard fixe, son plumage grisâtre, sa barbe noire ou fauve, semble être le Génie de ces pics élancés. Le vent qui se lève, joue le bruit des vagues dans l'orgue des sapins ; et perdu dans la montagne, on se croirait assis au bord des mers, écoutant l'étendue infinie qui roule à travers les forêts des flots la voix du monde lointain. Le tonnerre trouve ici des échos formidables. Et l'orage ou le soir ramène au chalet le voyageur qui a fini sa journée : il ne passe point la porte fumeuse avec cette stupéfaction chagrine et ridicule d'un Parisien habitué aux bergers de théâtre ; il ne dédaigne, dans leur simplicité rustique, ni l'hospitalité cordiale qui se dépouille pour vous donner tout ce qu'elle a, ni le mouvement des bergers et des troupeaux, ni le profond et large foyer de pierre, ni la vaste chaudière, la crémaillère tournante et colossale, ni les cuillers d'érable, creusées en forme de coquille, et sculptées sur leurs manches recourbés, ni le *tavé* qui empreint sur le beurre des dessins, des fleurs et le nom réputé de sa montagne, ni le blanc *dèbatthiau* avec lequel on brise le lait caillé dont la poésie d'Homère ne rougissait pas¹. Le chalet

¹ Iliad. V, 902, 903.

s'ouvre sur la vallée. Les pâturages pendent aux roches d'alentour : on dirait une frange de gazon. Au fond, dans le sillon du val élargi, quelque roi des monts domine tout de sa tête blanchie. Peu à peu la lune descend doucement sur son front, comme une amie qui fait visite à la solitude ou qui adoucit le poids de la gloire. Le vent de la montagne se charge de parfums et de bruits. Les cimes se recueillent dans l'ombre ; des troupeaux d'étoiles montent sur les rochers. Un petit bûcher de bois résineux éclaire le chalet de ses flammes odorantes, et les nouvelles d'en bas et d'en haut font le sujet de la causerie. Puis le pèlerin va chercher le lit que les bergers lui cèdent, ou le foin entassé près du toit. — Si rentré dans la plaine, il veut, avant les frimas, revoir une dernière fois les montagnes, comme tout est changé ! Les bois de sapins et de hêtres déroulent alternativement leurs bandes sombres ou pourprées ; la première neige commence à tigrer les rocs inférieurs ; la cascade pleure son arc-en-ciel ; les pâturages sont défleuris et sévères, abandonnés même des chamois descendus sous les forêts, leur demeure d'hiver. Le pèlerin hale-tant que la nuit presse, dévore le sentier qui le trompe et le fuit ; et tandis que le froid ne lui épargne pas la soif, le vent d'automne imite dans les rameaux du mélèze le gazouillis d'un ruisseau : mais attiré par ce mirage auditif, le voyageur ne

trouve que des cailloux humectés par la brume du soir. Les cimes volent ou s'agenouillent dans le brouillard ; la nuit tombe comme un oiseau de proie sur le piéton attardé ; les chalets sont déserts, fermés, muets. Heureux encore s'il rencontre quelque hutte abandonnée pour y soupirer après le jour, appuyé contre le mur de pierre, et songeant à ceux qui l'attendent en bas. D'imperceptibles sommeils lui mesurent lentement la nuit. Enfin, le matin est venu, la plaine est regagnée, et le pèlerin des montagnes voit en se retournant Aï, Mayèn, qui mettent pour l'hiver leurs grands manteaux de neige et lui disent adieu jusqu'à l'été prochain.

Littérateurs et artistes du temps passé

UN POÈTE VAUDOIS, JUSTE OLIVIER (1807-1876)

10 IV 1929

Tant qu'il se trouvera des êtres sensibles à la poésie de notre lac, à la tranquille majesté du Jura ou à la beauté plus sévère, aux lignes plus abruptes, des Alpes, au charme du pays de coteaux, de vignes et de plateaux étagés qui s'étend entre ces limites naturelles, l'œuvre du poète vaudois Juste Olivier survivra, cette œuvre toute vouée au pays natal, à l'exaltation de son génie propre, à la tendre description de ses vertus inconnues, à la connaissance enfin, de son histoire, de ses mœurs, de ses faiblesses et de ses forces.

Né le 18 octobre 1807 à Eysins, joli village proche de Nyon, mort le 7 janvier 1876 à Genève, Juste Olivier eut une vie difficile, assombrie de soucis, plusieurs fois brisée par l'exil, et de Neuchâtel, à Lausanne puis à Paris, puis de nouveau en Suisse, chassé par les révolutions gagna, souvent avec peine, son pain et celui de sa famille. Poète, professeur, historien, conférencier, ses nombreuses productions sont gonflées du même souffle de poésie innée, d'inspiration grave et profonde qui jaillit de la terre natale. Il a voulu doter la Suisse romande d'une poésie nationale, française par la forme, vaudoise par le fonds. Juste Olivier est né d'une famille paysanne. Il fit des études à Lausanne où son goût littéraire lui valut l'attention de ses professeurs. Ses parents l'engagèrent dans la voie de la théologie, mais des scrupules religieux et une vocation poétique toujours plus exigeante, ne lui permirent pas de la poursuivre. On trouve dans ses premiers écrits, dans ses discours comme président de la Société de Zofingue, cette gravité, ce sens de la responsabilité humaine qui sera une des attitudes caractéristiques de sa vie. On y trouve aussi sa nature de poète, sensible, influençable, vite déprimée mais prompte à reprendre courage, accessible à la crainte de l'inconnu, de l'avenir.

Son monde intérieur, où il cultive la poésie, est pour lui la consolation des échecs et des tristesses qu'il eut à subir de la part de la société.

Ses plus heureux moments sont ceux qu'il passe seul en pleine nature, sur les bords de ce lac qui l'a si souvent inspiré, ou dans ces régions alpestres qu'il a si bien chantées.

Olivier n'avait guère plus de 23 ans lorsqu'il fut nommé professeur de littérature à Neuchâtel. Il fit, avant d'entrer en fonctions, un séjour de six mois à Paris où il pénétra dans la société littéraire et noua avec Sainte-Beuve une amitié durable. De retour en Suisse il fit avec quelque appréhension ses premières armes dans la carrière pédagogique, et ce début fut un succès. Ses cours, qui nous ont été conservés, dénotent ses aptitudes historiques, et sa facilité d'embrasser, en le renouvelant par la chaleur et l'originalité de sa pensée, un vaste programme littéraire. Il publie alors des poèmes tirés de l'histoire helvétique, tels que la « Bataille de Grandson » qui fut goûtée du public lettré. Il épousa tout jeune une femme qui avait, comme lui, le goût de la poésie et le don d'écrire de beaux vers : Mademoiselle Caroline Ruchet. Leur double inspiration donna naissance au volume de poésies : « Les Deux Voix ». En 1833, Olivier postula la charge de professeur à l'Université de Lausanne et l'obtint. Ce fut alors qu'il publia : « Le canton de Vaud, sa vie et son histoire » gros volume « plein de défauts, de flamme et de jeunesse » comme il le qualifie lui-même, et à qui il consacra l'effort de plusieurs années et le meilleur de sa pensée. Ce livre est davantage d'un poète que d'un historien et fut froidement accueilli. Olivier n'a jamais été pleinement compris par les Vaudois. On lui reprochait son élan, son originalité, sa fantaisie, tout ce qui, en somme, fait de ce professeur un poète. Ce fut une de ses douloureuses déceptions de ne pas être plus aimé dans le pays même auquel il vouait tout l'effort de sa vie et la puissance de son talent.

Il écrivit encore plusieurs ouvrages historiques en même temps qu'il poursuivait avec fruit son activité académique.

A partir de 1842 il joua un rôle actif comme collaborateur, puis directeur de la « Revue Suisse ». Mais en 1845, à la suite de la Révolution, il fut forcé de s'expatrier et partit pour Paris où

il devait passer 25 ans, pendant lesquels il garda constamment les yeux fixés sur le rivage natal. Il fallut chercher à nouveau une solution au problème de la vie quotidienne. Les débuts furent ingrats ; le poète courait le cachet, recevait chez lui quelques jeunes gens suisses à qui il créait un foyer. Peu à peu le ciel s'éclaircit ; Olivier se fit des amis, il envoya périodiquement à la « Revue Suisse » une chronique parisienne, il publia plusieurs volumes de vers inspirés par la patrie absente, « Chansons lointaines », « Livre des vieux refrains » ou l'essai d'un genre nouveau basé sur la poésie populaire. Il n'a jamais été mieux inspiré que dans ces recueils, et jamais son émotion n'a pris une forme plus directe et plus originale. Ces chansons sont étroitement liées à la musique, et seule la mélodie leur donne leur expression complète. Plusieurs d'entre-elles sont dans la mémoire de tous, telles que « Frère Jacques » ou « Les Marionnettes ». Vieilles ballades, refrains enfantins et charmants développés avec facilité et harmonie, ce genre conquit les suffrages les plus autorisés et reste une des pages les plus charmantes et délicates de l'œuvre d'Olivier.

Paris devenait hospitalier au poète, et il voyait s'alléger ses soucis quand la guerre de 1870 brisa une seconde fois sa carrière. Il lui fallut à 63 ans chercher une nouvelle activité et il demanda à la Suisse romande et à l'enseignement les ressources dont il avait besoin. Pendant les dernières années de sa vie, il passa les hivers à faire de ville en ville, des conférences et des cours de littérature, et les étés dans son chalet de Gryon où il se reposait et reprenait son élan pour les mois de travail. La venue de ses ouvrages se faisait mal ; son long séjour à Paris, s'il n'avait jamais obscurci dans son cœur l'amour du pays, l'avait fait oublier, et, sauf un groupe d'amis fidèles, il eut le crève-cœur de se sentir devenu un étranger dans sa patrie. Ses cours empreints de la même ferveur et de la même vivacité que jadis, ne sont plus suivis avec le même intérêt ; au delà d'une étroite zone d'admiration, il sentait l'indifférence. Pourtant il travaille, il publie toujours, comédies, romans, poèmes ; poursuivi par les soucis domestiques,

il suit son imagination plus que son intérêt. Il est docile à son génie, cette sorte de mission qui l'avait voué tout jeune à chanter le sol natal, à proclamer le droit de la poésie locale et nationale, d'origine autochtone. C'est là son plus important apport et c'est par là qu'il peut être considéré comme un des maîtres de la poésie vaudoise. Si, dans son œuvre, on trouve des longueurs, des recherches d'expression, des vers qu'on voudrait plus limpides, combien, par contre, de morceaux, où la solidité de la pensée se lie à la grâce de la forme et, dans cette œuvre si riche, si variée, toute baignée de sentiment et de sincérité, que de notations neuves, fraîches, directement inspirées du pays qui les vit naître.

Juste Olivier mourut à Genève après des mois de maladie et de méditation solitaire. La dette que le pays vaudois avait contractée envers lui, l'injustice qu'il avait commise à son égard fut tardivement acquittée au centenaire de la naissance du poète, où ses compatriotes prouvèrent que sa mémoire vivait toujours, que son œuvre était lue et aimée et que ses pressentiments le trompaient quand il disait avec mélanco-

« Non, ne me dites plus que ma voix est vivante,
C'est un son sans écho qui mourra dans la nuit »

SUZANNE HONEGGER

◆ ◆ ◆

PENSÉES

Celui qui, en rendant un service, n'a pas compté sur l'ingratitude, n'a fait que la moitié de son devoir. H. de Latouche.

La route des préceptes est longue ; celle des exemples est plus courte et plus sûre. Sénèque.



LE POÈTE VAUDOIS JUSTE OLIVIER
d'après un dessin au crayon de Gleyre.